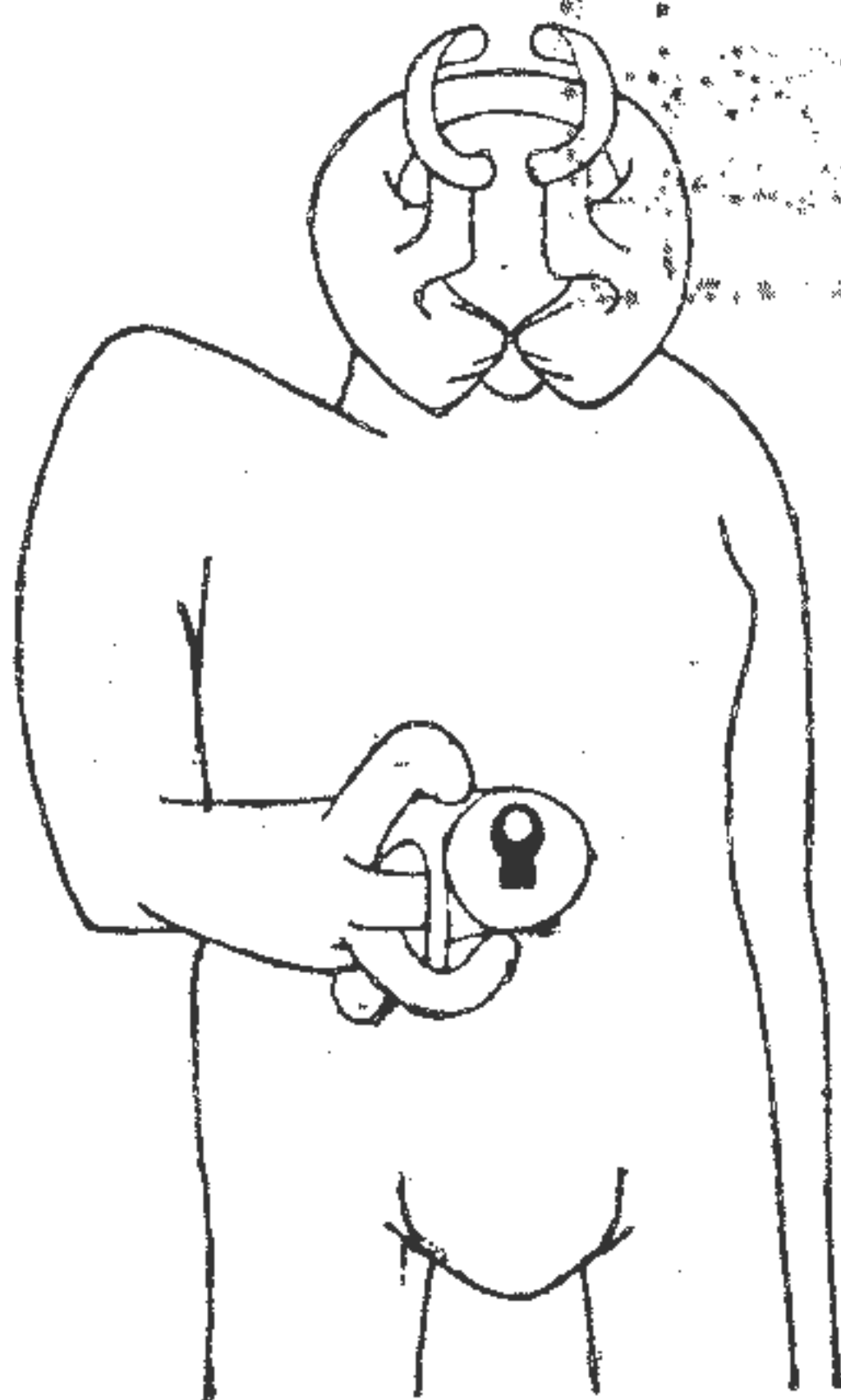


lendemain

Zeitschrift für
Frankreichforschung+
Französischstudium

17
18



Psychoanalytische Literaturkritik
Regionalismus

Arbeitertheater, Barbusse, Céline, Baudelaire,
Roland Barthes und die Photographie,
Mallarmé

Pahl Rugenstein Verlag

5. Jahrgang, Juni 1980

Einzelheft: DM 8,— (im Abo DM 7,—, für Schüler und Studenten DM 6,—) + Porto
Doppelheft: DM 16,—

Forum

Annemarie Kleinert

„La Dernière Mode”: une tentative de Mallarmé dans la presse féminine

Dans les huit premiers numéros d'un journal de mode de l'année 1874, intitulé *La Dernière Mode*, une petite note au bas de l'avant-dernière page mentionne la collaboration de M. Stéphane Mallarmé: "Adresser tous *Livres* ainsi que tous renseignements qui concernent le *Théâtre*, les *Voyages*, le *Monde* ou les *Beaux-Arts* à M. Stéphane Mallarmé, 29, rue de Moscou." Il s'agit bien de l'illustre poète car, dans une lettre écrite dix ans plus tard à son ami Paul Verlaine, Mallarmé avoue avoir rédigé presque tous les articles du journal, aussi bien ceux qui traitent des toilettes, des bijoux et du mobilier que ceux qui portent sur le théâtre et sur les menus de dîner.¹ Les historiens de la littérature d'ailleurs ne l'ignorent pas, puisque, dès 1906, Remy de Gourmont révèle la participation de Mallarmé à *L.D.M.*² Quelques années plus tard, en 1933, S.A. Rhodes publie même un recueil des différentes contributions de Mallarmé au journal, et c'est ainsi que ces textes sont rendus accessibles au grand public.³ Enfin, en 1945, les articles du poète publiés dans ce journal sont incorporés dans les œuvres complètes de Mallarmé, édition de la Pléiade.⁴

Ce qui n'est pas connu à ce jour, c'est la genèse de ces écrits. On s'en étonnera d'autant plus qu'il est assez inhabituel pour un poète comme Mallarmé de choisir un périodique de mode pour s'exprimer et y traiter des sujets comme la mode, le théâtre contemporain ou les menus de dîner. La présente étude a pour premier but de combler cette lacune et d'analyser les raisons qui ont pu conduire le poète à faire le métier de journaliste. En deuxième lieu, nous voulons présenter les textes de Mallarmé tels qu'ils sont disposés dans le journal ce qui permettra aux lecteurs n'ayant accès aux textes que par les rééditions de s'en faire une idée d'ensemble. Nous tâcherons également de comparer le journal de Mallarmé avec les autres journaux de mode de l'époque afin de dégager les particularités de *L.D.M.* Enfin, nous retracerons brièvement l'histoire du journal après 1874, c.-à-d. après la fin de la collaboration de Mallarmé.

Pour répondre à ces différentes questions, nous avons compulsé divers documents: d'abord, un dossier des Archives de France contenant plusieurs manuscrits des autorités administratives sur *L.D.M.*; ensuite, la correspondance de Mallarmé éclairant les motifs de la coopération au journal;⁵ en troisième lieu, les originaux des différents journaux de mode de l'époque conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris ou à la Lipperheidesche Kostümbibliothek de Berlin. Enfin, nous nous sommes naturellement reportée aux œuvres complètes du poète, à sa biographie et aux quelques commentaires sur *L.D.M.* chez Gourmont et dans les rééditions.

La biographie du poète nous apprend que Mallarmé vient d'avoir 32 ans quand il s'engage au journal. Depuis trois ans, il habite Paris où il enseigne l'anglais au lycée Fontane (aujourd'hui lycée Condorcet). De temps à autre, il écrit des poèmes dont l'un - son *Après-midi d'un Faune* - a à peine pris sa forme définitive après dix ans de remaniement. Mallarmé l'a envoyé au plus fameux des journaux littéraires de l'époque, le *Parnasse Contemporain*, pour l'y faire publier. Mais le jury du journal décidera, un an plus tard, de ne pas l'accepter - ce qui n'empêchera pas la postérité de compter ces vers parmi les plus célèbres du poète. Mallarmé est épuisé et veut entreprendre une activité littéraire tout à fait différente.⁶

C'est à cette époque, en août 1874, qu'un des anciens voisins de Mallarmé, un certain Charles Wendelen, lui propose une tâche nouvelle. D'après les documents des Archives de France, Wendelen est depuis juillet 1873 propriétaire d'une série de gravures intitulée *La Dernière Mode*.⁷ Il connaît le talent de Mallarmé et voudrait qu'il enrichisse cette série d'un texte supplémentaire pour en faire un journal de mode. Nous ne savons pas si Mallarmé a hésité ou non; ce qui est certain, c'est qu'il accepte l'offre. Les raisons pour l'y décider ne manquent pas: d'abord, le moment est bien choisi pour entreprendre un tel travail; ensuite, il pourra améliorer ses finances; et, surtout, il aura la possibilité de réaliser un projet depuis longtemps chéri, à savoir celui d'exprimer son opinion sur les questions de goût de l'époque. Il est fort probable que ce projet lui est venu en lisant son maître Baudelaire qui avait formulé dix ans plus tôt une théorie sur la beauté moderne dans son essai *Le peintre de la vie moderne*.⁸ En 1866, Mallarmé avait esquissé le plan d'un livre qui devait s'intituler *Beauté*.⁹ En 1872, il avait commencé à préparer la publication d'une revue à laquelle il voulait donner pour titre *L'Art Décoratif*.¹⁰ Mais finalement ni le livre ni le journal ne verront le jour. C'est en 1874, avec son entrée à *L.D.M.*, que l'idée de Mallarmé se concrétise enfin.

Or, Mallarmé est l'unique responsable de la rédaction du journal. Seules la composition de la couverture et l'exécution des quatre gravures ne sont pas de son ressort. Cette partie-là sera réalisée par le directeur Wendelen et le dessinateur Edmond Morin. Mallarmé doit donc affronter presque seul une tâche inconnue, car son expérience de la presse est limitée aux quelques publications de ses poèmes dans différents journaux.¹¹ Cette situation lui vaut un haut degré de liberté, mais elle impose en revanche beaucoup d'effort, de discipline et d'imagination. Tous les quinze jours, il lui faut trouver de quoi remplir les huit pages du journal. A cette fin, Mallarmé se trace un plan. Dans un journal de mode, l'impératif du genre demande un commentaire sur les nouvelles modes. En outre, il ne doit pas négliger les sujets traités par la concurrence, laquelle offre des conseils pratiques pour la vie quotidienne, une présentation des activités culturelles à Paris et une partie littéraire.

Pour cette dernière partie du journal, Mallarmé ne veut pas compter sur ses seules capacités. Il écrit donc à plusieurs de ses amis écrivains pour leur demander l'autorisation de la publication de leurs poésies ou leurs nouvelles dans son journal. Cette demande semble avoir causé un mouvement de surprise chez quelques-uns d'entre eux. Mais, finalement, ils admettent qu'un journal de mode n'est pas forcément un moyen d'expression inférieur et consentent à ce que leurs oeuvres paraissent dans *L.D.M.*¹² Ils prolongent ainsi une vieille tradition qui remonte aux années 1830 lorsque Balzac, Hugo, Lamartine et plus tard Vigny, Nerval, A. Dumas et E. Sue faisaient paraître leurs oeuvres dans des journaux de mode.¹³

Mallarmé lui-même écrit tous les autres articles de *L.D.M.* Pour se procurer les informations nécessaires, il fréquente assidûment les couturiers, les grands bazars, les théâtres et les champs de courses. Il lui reste peu de temps à consacrer à son enseignement, à tel point que ses élèves, comme nous l'apprend l'un d'entre eux, sont unanimes: "Le père Mallarmé, on ne fiche rien dans sa classe; pas étonnant: il écrit tout le temps pour des journaux de modes!"¹⁴ Dès la parution du premier numéro, Mallarmé avoue: "Je pars ahuri, exténué, aussitôt la couverture de mon journal tirée."¹⁵

Il n'est pas nécessaire de présenter l'ensemble du journal à ceux qui peuvent se rendre à la Bibliothèque Nationale de Paris. Pour les autres pourtant, qui ne voient les textes que dans les réimpressions, c'est-à-dire isolés du contexte, une description du journal entier, page par page, pourra les aider à mieux saisir l'aspect éphémère d'une production artistique écrite au jour le jour.¹⁶ Une telle description devra forcément tenir compte des données techniques de *L.D.M.* en tant qu'organe de presse, ce qui la rendra parfois aride. Mais nous avons néanmoins jugé utile de décrire l'agencement et la présentation typographique du journal pour aider le lecteur

à se faire une idée de l'atmosphère de l'époque transmise par ces textes de Mallarmé.

Le journal se présente donc à celui qui le tient en main de la façon suivante: un mince fascicule de cinq feuilles blanches format in-fol. (29 x 40 cm) protégées par une couverture de couleur bleu clair. Sur cette couverture figure la page de titre montrant, au milieu, en lettres assez baroques, le nom *La Dernière Mode*,¹⁷ la précision "gazette du monde et de la famille",¹⁸ le lieu de publication ("Paris, 9, rue de Chateaudun"), le pseudonyme pour la direction ("Marasquin"),¹⁹ le prix (24 fr.), les principaux titres et la liste des littérateurs qui y publient leurs nouvelles et vers; entourant ces indications, cinq vignettes montrent une femme dans diverses situations, à cheval, au théâtre, à la mer, mettant la table pour le repas ou se livrant à des travaux de couture. Au revers de cette page de titre, se trouve la table des matières de chaque numéro.

La première page blanche est occupée aux deux tiers par une gravure où figurent un ou deux modèles féminins parés au goût du jour. En tête de la page, accompagné encore de trois vignettes, sont rappelés le titre, la liste des littérateurs, etc. ...

La page suivante s'ouvre sur le premier article de Mallarmé portant dans chaque numéro le titre *La Mode*. Il parle de bijoux ou d'accessoires tels que bottines, gants, chapeaux, cravates ou foulards et s'intéresse aux nouvelles coiffures, aux tissus, aux coloris, aux noms désignant certaines modes et, surtout, aux nouvelles robes. Les huit numéros du journal présentent toutes sortes de robes, pour le bal, pour les grands dîners ou pour la chasse. Le poète s'enthousiasme pour la beauté exquise des matériaux comme la soie, le velours, la dentelle ou les pierres précieuses et il essaie de communiquer cet enthousiasme à ses lectrices. Ce n'est pas l'utilisation de certaines étoffes ni la réalisation de certaines coupes qui le fascinent, mais leur élégance et leur valeur décorative.²⁰ La mode ne doit pas avoir avant tout un but pratique, mais comme tous les arts - et Mallarmé la comprend en tant qu'art²¹ - un but esthétique. Ce n'est pas sans complaisance que Mallarmé explique sa conception du charme d'un corps paré et qu'il révèle les raffinements de la mode par lesquels ce charme se trouve rehaussé. Sa recette: s'inspirer de la nature pour faire en sorte que ce qui est artificiel paraisse naturel. Pour atteindre le but d'une perfection esthétique, il conseille à ses lectrices de se référer à des éléments de style d'une époque antérieure ou à l'art décoratif des peuples exotiques. Ces conseils ne sont pourtant pas signés de son nom. C'est au pseudonyme "Marguerite de Ponty", nom noble et qui plus est, féminin, que Mallarmé confie la responsabilité sur la mode. Il considèrerait apparemment que beaucoup de ses lectrices feraient davantage confiance à une spécialiste de mode d'origine aristocrate, qu'à un conseiller masculin issu du milieu bourgeois.

L'article suivant, commençant au milieu de la troisième page et signé lui aussi du même pseudonyme, est consacré à la description des gravures. Utilisant une multitude de termes techniques, Mallarmé décrit ici les éléments distinctifs des dessins de mode. Cette explication d'une demi-page est remplacée à partir du 18 octobre 1874, c.-à-d. à partir du 4^e numéro du journal, par des remarques sur les modes étrangères sous la rubrique "Gazette de la Fashion" signée d'un autre pseudonyme anglais, "Miss Satin". Ces propos visent à donner au journal une note internationale et à rapprocher par le truchement de la mode la haute société de tous les pays.

Pour les deux articles suivants, *Chronique de Paris* et *Carnet d'Or*, l'imprimeur tire avantage du fait qu'il doit les présenter sur les deux pages médianes. Chaque article est imprimé sur toute la largeur des deux pages. Le texte de la *Chronique de Paris*, qui occupe deux tiers de la feuille centrale, encadre en outre deux petites gravures placées sur chaque page.²² Le but de cette chronique est de décrire et juger les différents loisirs qui s'offrent aux lectrices une fois parées. Mallarmé, alias "Ix", parle ici de manifestations mondaines comme de soirées passées au théâtre, de parties de chasse, de fêtes dansantes ou d'expositions de peinture. Il y donne aussi

son opinion sur les nouvelles productions littéraires. Son jugement repose de nouveau sur l'attrait esthétique. De même que le vêtement est une parure du corps, le loisir doit "parer l'âme" (*L.D.M.*, 20 nov. 1874). Et puisque la valeur d'une parure est renforcée par l'admiration d'autrui, laquelle dépend fortement de la mode, le loisir lui est étroitement lié. Mallarmé applique cette théorie à toutes sortes de divertissements, depuis la chasse jusqu'aux beaux-arts. Tous les loisirs sont assujettis aux mêmes lois. C'est ainsi que les différentes manifestations de l'art, comme tableaux de peinture, romans ou pièces de théâtre, deviennent, elles aussi, objets de mode.²³ D'ailleurs, cette théorie prend le contrepied de la thèse de Mallarmé selon laquelle la mode doit obéir aux lois esthétiques de l'art, thèse soutenue dans l'article *La Mode* déjà mentionné.

Le *Carnet d'Or*, placé en bas des deux pages médianes, est moins philosophique. Il offre des recettes de cuisine et des suggestions pour les travaux ménagers. Mallarmé s'applique ici au rôle du journaliste pratique censé donner des conseils pour faciliter la vie quotidienne de ses lectrices. Ses propositions, cependant, paraissent plutôt extravagantes puisqu'elles s'adressent à une classe privilégiée, c'est-à-dire aux lectrices riches et nobles que Mallarmé vise en premier lieu. Les recettes de cuisine par exemple prévoient des repas copieux et font souvent appel à des ingrédients exotiques. Dans ces cas-là, Mallarmé les attribue au pouvoir d'invention de cuisinières de pays lointains comme la maîtresse Zizi. Seul un ménage sans problèmes financiers pourrait se permettre de telles fantaisies. Quant aux travaux de couture, ils ont davantage valeur de distraction que d'utilité pratique et ne servent qu'à donner une occupation à la maîtresse de maison.²⁴ Une fois de plus, Mallarmé souhaiterait que le raffinement des idées et leur valeur esthétique soient plus importants que leur utilité. Cette préférence est d'autant plus remarquable qu'il s'agit de la section pratique du journal.

Aux deux pages suivantes (6 et 7), sont présentées les nouvelles et vers écrits, à une exception près, par les amis littéraires de Mallarmé. L'exception, c'est la publication d'une traduction de l'anglais par Mallarmé lui-même (cette fois-ci sans pseudonyme). D'ailleurs, tous les articles de cette rubrique n'ont pas été écrits exprès pour *L.D.M.* Certains sont extraits de livres épuisés à l'époque, d'autres d'ouvrages en préparation. Les limites de ce travail ne permettent pas de les analyser, mais il serait intéressant de le faire afin de connaître les oeuvres contemporaines que Mallarmé a appréciées. Notons en passant que la plupart des auteurs de ces pages littéraires appartiennent au cercle des Parnassiens. Quelques-uns, comme Théodore de Banville, Sully Prudhomme et Emmanuel des Essarts comptaient même parmi les sommités de ce cercle.²⁵ C'est pour en tirer un avantage publicitaire que le journal étale sur la page de titre et en tête de la première page les noms de toutes ces célébrités. Mallarmé se vante de l'arèopage de collaborateurs littéraires "où ne se groupent que des noms illustres ou aimés" (*L.D.M.*, 15 nov. 1874). Pourtant, si l'on compare les noms de cette liste aux auteurs qui ont effectivement participé à la rédaction de la page littéraire, on peut faire une observation curieuse: les auteurs mentionnés n'ont pas tous collaboré au journal. Albert Méral, Auguste Villiers de l'Isle Adam, Léon Dièrx et Emile Zola n'ont rien publié dans *L.D.M.* Il a fallu trouver une explication à cette anomalie. Le journal énumère sur la page de titre de chaque numéro tous les écrivains qui avaient promis une contribution. Mais dans le petit nombre de numéros qui ont paru, Mallarmé n'a pas eu le temps d'ouvrir ses colonnes à tous ceux qui avaient promis de collaborer. Lorsque Mallarmé s'est vu retirer la responsabilité du journal après huit numéros, sa première réaction a été d'écrire à ses amis pour leur demander de cesser leur collaboration.²⁶ Il craignait en effet que leurs articles paraissent dans une publication dont il n'avait plus de contrôle et dont il prévoyait qu'elle ne serait pas digne de ces contributions.

Mais finissons notre description des dernières pages. La huitième page, écrite par Mallarmé, présente le *Programme de la Quinzaine*, sorte de complément à la *Chronique de Paris* sous forme de calendrier de tous les événements culturels de Paris. Mallar-

mé y caractérise en quelques phrases chaque manifestation. Il est possible que cette caractérisation ait incité quelques lectrices à voir p.ex. un drame d'Emile Zola (*Les héritiers de Rabourdin*) qui avait été sévèrement critiqué dans les autres journaux, mais que Mallarmé jugeait ici l'"un des quelques chefs-d'oeuvre du temps" (*L.D.M.*, 1er nov. 1874).

Enfin, dans l'édition de luxe suit une gravure de mode en couleur. Dans une édition moins coûteuse, cette page manque. Il faut dire que l'édition de luxe continue plus fidèlement la tradition de la presse de mode, puisque dès le début de cette presse en 1785, il était d'usage de placer une ou plusieurs gravures à la fin de chaque journal.²⁷

Nous devons mentionner encore la couverture, partagée entre les réponses aux lettres des abonnés et les annonces des marchands de mode. Cette partie permet, d'une part, de juger du rang social élevé des abonnés et de la vaste diffusion du journal dans toute l'Europe puisque, en tête de chaque lettre, se trouve l'adresse des correspondants.²⁸ D'autre part, on est frappé par la discrétion des annonces qui, dans d'autres journaux de mode, sont au contraire un peu tapageuses. Cet effet est causé par le format identique de toutes les annonces et par une typographie peu voyante.

Telle n'est pas d'ailleurs la seule différence entre *L.D.M.* et la majorité des autres journaux de ce genre. Pour en juger, nous avons comparé les 73 journaux de la presse de mode de l'année 1874. Mais la plupart ne supportent pas la comparaison avec le journal de Mallarmé dans la mesure où ils s'adressent à un autre public: Plus d'un tiers sont écrits pour des gens de métier, tailleurs, modistes, etc., et non pour le grand public.²⁹ Plus d'un autre tiers visent une clientèle de moyenne ou de petite bourgeoisie et donnent surtout des conseils pratiques pour la confection des vêtements.³⁰ Enfin, quelques journaux sont avant tout destinés à la jeunesse.³¹ *L.D.M.* par contre recherche un public de femmes élégantes de la haute société, qu'elles soient épouse d'ambassadeur ou maîtresse d'une demeure noble. Il ne reste donc pour une comparaison détaillée qu'un groupe restreint de journaux dont les représentants les plus importants sont *L'Aquarelle-Mode*, *La Mode Artistique* et *La Sylphide*.³²

Outre la clientèle, ces journaux ont en commun le luxe de leur présentation, c.-à-d. une bonne qualité du papier, une impression très soignée et des gravures d'un haut niveau artistique, justifiant le prix élevé de 18 à 40 Fr., au lieu de 6 à 18 Fr. que coûtent les autres journaux. De plus, ils s'efforcent tous de valoriser un sujet facilement banal et éphémère comme l'est celui de la mode par des textes sur son histoire, ses causes et ses effets. Enfin, ils cherchent tous à offrir une page littéraire d'une haute qualité artistique en s'assurant la collaboration de littérateurs connus. *L.D.M.* est donc tout à fait comparable à ces journaux féminins dans le choix de ses sujets et sa présentation.

Cependant, on peut constater une différence remarquable quant au style qui est plus vif et plus précis que celui des autres journaux comparables. Dans son oeuvre journalistique, Mallarmé emploie des métaphores insolites qui rappellent parfois celles de ses poèmes.³³ Par une accumulation d'adjectifs et de synonymes, il sait caractériser un objet, qui prend ainsi, avec toutes ses qualités sensuelles, sa forme naturelle dans l'esprit du lecteur attentif. Il force ses lectrices à ne pas laisser passer un seul mot en construisant des phrases compliquées aux ellipses originales et - comme dans ses autres écrits - pourvues d'une ponctuation personnelle. En adressant souvent à ses lectrices des compliments et en les invitant tendrement à suivre ses conseils, il crée une atmosphère d'intimité que d'autres journalistes contemporains ne réussissaient pas à produire de la même manière et à laquelle une lectrice éveillée ne pouvait rester insensible.³⁴

Il s'ensuit que le journal, après son numéro spécimen, peut gagner une assez grande clientèle.³⁵ Le succès est cependant de courte durée. Lorsqu'en décembre 1874, il

faut renouveler les abonnements après six mois, la demande est si mince que la continuation du journal ne peut être garantie sans risque financier. Les raisons de cet échec ne sont pas connues, mais on peut les conjecturer. Peut-être les lectrices de la moyenne et petite bourgeoisie reculaient-elles devant un nouvel abonnement parce qu'elles s'étaient rendu compte après les premiers numéros que le véritable public que visait le journal était celui du milieu aristocratique et de la grande bourgeoisie. D'autres lectrices qui, outre à *L.D.M.*, étaient abonnées à ses concurrents directs n'avaient peut-être pas ressenti la nécessité de continuer à acheter *L.D.M.* à cause d'une trop grande similitude entre le journal de Mallarmé et les autres journaux. Pour d'autres encore, le style était peut-être trop poétique et souvent trop compliqué pour les décider à prolonger leur abonnement.³⁶ Il est aussi probable que quelques lectrices ne pouvaient pardonner à Mallarmé une négligence commise dans l'avant-dernier numéro du journal: il avait omis de mentionner une nouvelle mode pour les chapeaux. Les lettres de protestation avaient afflué.³⁷ Enfin, le petit nombre d'annonces a pu causer l'échec financier du journal.

Quoi qu'il en soit, le journal n'a pas été assez fort pour tenir tête à la concurrence. Au demeurant, le moment pour lancer un nouveau journal avait été mal choisi, car 1874 s'est avéré une année de crise pour toutes les publications de luxe.³⁸ Seuls les journaux tirés à un plus grand nombre d'exemplaires, soutenus par une publicité plus tapageuse et bénéficiant d'une administration et d'une rédaction plus puissantes pouvaient résister à cette crise.³⁹ La direction de *L.D.M.* cherche encore à éviter la faillite⁴⁰ lançant dans le commerce de la mode. Mais, cette tentative de livrer des marchandises au lectorat n'a pas été couronnée de succès non plus. Balzac avait donc raison d'affirmer qu'"un journal, pour avoir une longue existence, doit être une réunion d'hommes de talent"⁴¹ et non s'appuyer sur un seul talent. Mallarmé cependant ne semble pas avoir connu cette théorie, car il est surpris de la fin brutale du journal. Il s'en plaint dans une lettre envoyée à Emile Zola: "J'ai été volé de toute la besogne faite par moi au Journal de Modes."⁴² Depuis janvier 1875, la nouvelle directrice et rédactrice en chef est la Baronne de Lomaria, qui avait déjà travaillé pour d'autres journaux de ce genre.⁴³ Mais elle apporte peu de modifications à *L.D.M.*, se contentant de changer de collaborateurs et d'en réduire légèrement le prix.⁴⁴ Toutefois la Baronne ne réussit pas non plus à assurer au journal plus que quelques mois de survie, et en mai 1875, *L.D.M.* cesse de paraître.

Quant à Mallarmé, ses contributions à *L.D.M.* ne constituent pas les seuls écrits dans lesquels il s'intéresse à une esthétique du corps humain, aux possibilités de le parler, au charme de la mode toujours nouvelle et au mode de vie excentrique. Il publiera plus tard, notamment dans des journaux de mode comme *L'Art et la Mode* (ici le 17 juillet 1887), des poèmes traitant de sujets proches du domaine de la mode. L'éventail devient l'objet préféré de ses vers,⁴⁵ mais il chante aussi la dentelle (1887), "le costume féminin à bicyclette" (1896) et même le chapeau haut de forme (1897). Dans ce contexte, on peut mentionner aussi le poème sur la marchande d'habits (1889) inspiré par son amie Mery Laurent, qui à cette époque tenait un commerce de vêtements.

Quant à *L.D.M.*, on ignore dans quelle mesure Mallarmé s'est rendu compte des possibilités restreintes qu'offre une publication de mode de se dégager d'une esthétique préconçue. Il a cependant dû s'apercevoir qu'un thème comme la mode actuelle l'obligeait, s'il voulait éviter le ridicule, à respecter le goût prédominant de l'époque et qu'un journal de mode était, par sa définition même, soumis à une forme concrète et à une gamme de sujets dépendant fortement de la tradition et de la faveur du public. Il n'empêche que Mallarmé, plus que d'autres journalistes, a fait œuvre originale. Dix ans après avoir quitté *L.D.M.*, il se souvient encore volontiers de l'expérience. Dans la lettre à Paul Verlaine mentionnée plus haut, il avoue que "les huit ... numéros parus servent encore quand je les dévêts de leur poussière, à me faire longtemps rêver". Et quand un de ses anciens élèves lui rappellera plus tard l'époque où le travail à l'école piétinait à cause d'un engagement du professeur dans

d'autres affaires, Mallarmé éprouve un instant de joie et déclare avec un grand sourire: "Ah! j'écrivais dans les journaux de mode! ..."46

- 1 Lettre du 16 nov. 1885 dans: Stéphane Mallarmé, Correspondance II, recueillie... par Henri Mondor et Lloyd James Austin, Paris 1965, 303: "J'ai ... tenté de rédiger tout seul, toilettes, bijou (sic!), mobilier, et jusqu'aux théâtres et aux menus de dîner, un journal, La Dernière Mode ..."
- 2 *L.D.M.* est l'abréviation du titre La Dernière Mode. Remy de Gourmont, dans son essai "La Dernière Mode de Stéphane Mallarmé" (dans: Promenades Littéraires, 2^e série, 1906, 33 à 48), a fait ce que la direction du journal avait prévu dans le numéro du 15 nov. 1874, à savoir révéler le nom du "littérateur distingué" qui se cache derrière les différents pseudonymes des articles du journal.
- 3 Stéphane Mallarmé: La Dernière Mode, with an introduction by S.A. Rhodes, Institute of French Studies, New York 1933. L'introduction à cette réimpression analyse surtout les différents sujets du journal, mais ne traite pas les questions auxquelles notre essai cherche à trouver une réponse. Deux commentaires positifs ont été faits sur cette réédition, l'un par Jacques Crépet "Stéphane Mallarmé, Chroniqueur de Modes", dans: Le Figaro, 9 févr. 1933, 9, l'autre par A. Rolland de Renévill: "La Dernière Mode", dans: La Nouvelle Revue Française, avril 1933, 687 et 688. Les deux critiques n'ont cependant pas mentionné l'état incomplet de l'édition: il y manque trois pages de l'article "La Mode" du 15 nov. 1874, et la "Gazette de la Fashion" est - sauf pour celle du 26 déc. 1874 - tout à fait omise sans raison évidente. On pourrait se plaindre aussi d'un trop grand éloignement de la réédition par rapport à l'original provoqué par un regroupement des divers chapitres de chaque numéro selon leurs titres communs. Le tirage de cette édition était d'ailleurs limité à un petit nombre de sorte qu'on ne la trouve plus que dans quelques bibliothèques spécialisées.
- 4 Stéphane Mallarmé: Oeuvres complètes, texte établi ... par Henri Mondor et G. Jean-Aubry, éd. de la Pléiade 65, Paris 1945, 705 à 847. L'original des huit numéros du journal comprend 102 pages qui sont numérotées d'une façon continue à partir du 1^{er} nov. 1874. Ce système était également en usage dans d'autres journaux du XIX^e siècle.
- 5 La correspondance est en grande partie publiée. Mais nous avons également consulté des lettres inédites conservées à la bibliothèque Jacques Doucet. Parmi celles-ci, il y a trois dont Mallarmé est le destinataire et qui ont été écrites par le directeur du journal et par sa femme. Elles portent les dates du 21 et 26 septembre 1874 et du 12 janvier 1875.
- 6 A l'origine, "L'après-midi d'un Faune" devait être représenté sur scène, mais, au cours des années, il a été transformé en poème. Parmi les trois éditeurs du Parnasse Contemporain (A. France, F. Coppée et Th. de Banville), c'est surtout le premier qui a rejeté la publication du poème, après avoir fait attendre le poète presque un an. Était-ce à cette attente que Mallarmé, dans sa lettre à Verlaine mentionnée plus haut, fait allusion en qualifiant cette période de "moment de gêne"?
- 7 Nous connaissons la situation de la propriété et de l'administration du journal grâce à un document des Archives de France (cote: F18 337), dans lequel sont recueillis les demandes de publication de *L.D.M.* adressées au Ministère de l'Intérieur ainsi que les rapports de la Préfecture de Police sur les personnes travaillant pour *L.D.M.* Quant au propriétaire Charles Wendelen, nous apprenons que, né Belge, cet ancien officier de l'armée, est marié et gérant des journaux de mode La Saison (une édition française du journal berlinois Modenwelt dont le directeur était Franz von Lipperheide) et Les Modes de la Saison, lorsqu'il demande, le 4 juillet 1874, la permission de publier *L.D.M.* La gestion du journal est d'abord confiée au dessinateur Henri Polydore Colin, puis à partir du 24 jan. 1874, à l'ancien instituteur Louis David. Bien que les documents de 1873 fassent

état d'un "journal" nommé L.D.M., il semble que ce "journal" n'était dans sa première année qu'une série de gravures. Deux indices appuient cette thèse. Dans la correspondance des abonnés du 1er numéro paru sous la rédaction de Mallarmé, on constate que la première année était sans texte. D'autre part, dans les trois premiers numéros du journal, en tête de la table des matières, est indiqué: "Première Année avec Texte et deuxième Année sans Texte."

8 L'essai "Le peintre de la vie moderne" de Charles Baudelaire a été inspiré par une série de gravures de l'époque révolutionnaire et du Consulat. Il a paru en nov. et déc. 1863 dans les numéros 26 à 28 du journal *Le Figaro*. L'essai a été réimprimé dans les livres: *Au temps de Baudelaire*, Guys et Nadar. Avant propos de François Boucher prés. d'Anne d'Eugny, en collaboration avec René Coursaget, Ed. du Chêne, Paris 1945, et *Sur le Dandysme*, éd. par O. de Magny, Paris 1971 (Bibl. 10/18).

9 En mai 1866, Mallarmé écrit à Henri Cazalis: "Je suis en train de jeter les fondements d'un livre sur le Beau." En sept. 1867, dans une lettre à Villiers, il parle du plan d'un livre qui devra porter le titre "Beauté". (S. Mallarmé: *Correspondance I*, recueillie ... par Henri Mondor avec la collaboration de Jean-Pierre Richard, Paris 1959, 216 et 259). Ce livre devait traiter de la beauté au sens esthétique et philosophique du mot. Mallarmé, à cette époque-là, ne pensait pas encore à peindre une beauté régie par les lois de la mode.

10 En 1872, Mallarmé écrit à propos de l'Art Décoratif, gazette mensuelle: "Je recueille maintenant, dans les divers coins de Paris la souscription qu'il faut pour commencer une belle et luxueuse revue, dont la pensée me domine." (S. Mallarmé: *Correspondance II*, op.cit., 26).

11 En 1862, âgé de 20 ans, Mallarmé avait publié son premier poème dans le journal: *Le Papillon*, qui était un journal de théâtre, de littérature et de mode, sous-titre: Arts, lettres, industrie. D'autres de ses oeuvres avaient paru dans la *Revue des Lettres et des Arts* (1867), *Le National* (1871) et *L'Illustration* (1872).

12 "Il y a certes quelque chose de neuf à créer dans ce genre de publication, en le relevant par une préoccupation littéraire qui est tout à fait à sa place dans un organe de l'élégance et du goût." Lettre de Sully Prudhomme à Mallarmé, écrite le 31 mai 1874, dans: S. Mallarmé: *Correspondance III*, recueillie ... par Henri Mondor et Lloyd J. Austin, Paris 1969, 418.

13 En 1830, Honoré de Balzac avait rédigé neuf commentaires sur la mode pour le journal *La Mode*. Les autres écrivains mentionnés avaient publié, dans les années 1840, leurs nouvelles et vers dans des journaux de mode comme *Paris Élégant*, *Journal des Femmes*, *Mercure Galant*, *Le Conseiller des Dames et Longchamps*. Pour une analyse détaillée de ces journaux voir: Annemarie Kleinert: *Die frühen Mode-journale in Frankreich. Studien zur Literatur der Mode*, Berlin 1980 (Studienreihe Romania V), 182 à 205 et 239.

14 André Fontainas: Stéphane Mallarmé, professeur d'anglais, dans: *La Phalange et "Antée"*, 15 mars 1908, 810 à 812.

15 S. Mallarmé: *Correspondance II*, op.cit., 47/48.

16 Après la rédaction de cet article, il a paru une édition en fac-similé de *La Dernière Mode* (Ed. Ramsay) établie par Jean-Paul Amanategiu. Ce fac-similé permet en principe de se donner une vue d'ensemble du journal, mais puisqu'il est assez cher, tout le monde ne pourra pas se le procurer. Il est donc probable que notre description de la mise en page soit toujours utile pour un grand nombre de lecteurs.

17 Le titre: *La Dernière Mode* avait été donné à un journal une première fois en 1873 par Charles Wendelen. Deux autres journaux se sont plus tard servis du même titre, l'un de 1883 à 1884 (éditrice: Louise Latham, sous-titre: "journal-album"), l'autre de 1896 à 1901 (éditeur: Gentil & Cie., sous-titre: "journal de l'élégance pratique"). Ces trois journaux sont préservés à la Bibliothèque Nationale sous les cotes: Rés. fol. Lc14 173 (celui de Mallarmé); V. fol. 2198 (celui de 1883/84); fol. Lc14 220 (celui de 1896-1901).

18 Le sous-titre de L.D.M. ressemble au titre du journal *La Gazette du Grand Monde* (1867 à 1868). D'autres journaux avaient de tels sous-titres, p.ex.: *Revue de la*

Mode, "gazette de la famille"; *La Mode Française*, "gazette illustrée de la famille". Les promesses de s'adresser à toute la famille ne sont pourtant pas tenues par L.D.M., le journal ne faisant pas appel aux hommes.

19 "Marasquin" est le pseudonyme du directeur Charles Wendelen. A. Thibaudet (dans: *La poésie de Stéphane Mallarmé*, Paris 1938, 17) et S.A. Rhodes (dans son introduction à la réédition de L.D.M. en 1933, 12) y croyaient voir un pseudonyme de Mallarmé. Trois indices prouvent le contraire: a) Sur la gravure No. 1 du journal le nom de "Marasquin" est mentionné en même temps que son adresse, 34, rue de Moscou. Selon les documents des Archives de France, Charles Wendelen résidait bien au 34, rue de Moscou. Mallarmé par contre habitait au 29, rue de Moscou. b) La gravure No. 1 est signée "Marasquin". Mallarmé pourtant n'a pas dessiné les gravures du journal.

20 Mallarmé souhaitait que cette théorie soit appliquée même à la mode pour enfants, car il conseille aux jeunes mères d'acheter pour leurs enfants des vêtements coûteux faits de soie de couleurs claires, dont la coupe ne laisse guère aux enfants la liberté de bouger, et ornés d'accessoires délicats, p.ex. de plumes: "Coûteuse, parce qu'elle (= la pelisse) est blanche, et parce qu'elle est blanche, salissante, qu'importe aux mères le souci de cette garniture auprès de son charme." (L.D.M., 6 déc. 1874).

21 Mallarmé parle de son journal comme d'un "recueil qui veut étudier la mode comme un art" (L.D.M., 6 sept. 1874). De pareilles tournures se trouvent dans d'autres journaux de mode, p.ex. dans *La Mode*: "parler gravement d'une chose peut-être frivole, mais qu'il considère comme un art" (oct. 1829). La théorie selon laquelle la mode est un art et assujettie aux lois de l'art est propagée également par la Haute Couture, qui au milieu du XIXe siècle commence à jouer en France un rôle important. L'interaction de la mode et de l'art a été étudiée plus en détail par Gerhard Goebel, "Mode und Moderne. Der Modejournalist Mallarmé", dans: *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, No. 1, 1978, vol. 28, 36 à 49. Cet essai est basé sur une ébauche du présent travail quant à l'histoire de L.D.M.

22 Dans les huit numéros du journal, ces deux petites gravures présentent huit fois des vêtements de jeunes filles, quatre robes pour femmes, deux chapeaux de femmes et deux vêtements de jeunes garçons.

23 La théorie d'après laquelle l'art dépend de la mode n'est pas originale. Elle avait été propagée déjà par des périodiques comme le *Journal des Dames et des Modes* (20 févr. 1813) ou *La Mode* (29 mai 1830 où l'essai est écrit par Balzac). Voir: A. Kleinert, op.cit., 224 et G. Goebel, op.cit., 40.

24 Les recettes sont censées être appliquées "par les dames, mais à titre de simple distraction manuelle" (L.D.M., 1er nov. 1874). Elles avaient chacune un numéro permettant de les ranger sous un ordre correct dans un carnet. Dans chaque numéro, Mallarmé donne deux recettes, une pour la cuisine, l'autre pour les travaux ménagers. Les sujets de ces dernières sont l'arrangement d'une corbeille de jardin, celui d'une lampe, d'un dossier de chaise et d'un aquarium; l'aménagement d'un plafond; la décoration d'un arbre de Noël; les préparatifs pour la chasse; la fabrication d'un médicament.

25	Dates de publicat.	auteurs	titres des poèmes (=p.) et nouvelles (=n.)	mode de publication
	6- 9-1874	Th. de Banville	<i>La Dernière Pensée de Weber</i> (p.)	extr. des oeuvres poét., éd. Elzévir.
		F. Coppée	<i>L'Aveu</i> (n. - 1ère partie)	-
	20- 9-1874	S. Prudhomme	<i>Conseil</i> (p.)	-
		F. Coppée	<i>L'Aveu</i> (n. - 2e partie)	-
	4-10-1874	Léon Valade	<i>Inquiétude</i> (p.)	extr. de "A mi côte"
		A. Daudet	<i>Les Voies de Fait</i> (n. - 1ère partie)	extr. de "Les Femmes Artistes"
	18-10-1874	E. d'Hervilly	<i>At Home</i> (p.)	esquisses pour "Harem"
		A. Daudet	<i>Les Voies de Fait</i> (n.-2e p.)	-
		S. Mallarmé	traduct. de "Mariana"	-

Dates de public.	auteurs	titres des poèmes (=p.) et nouvelles (=n.)	mode de publication
1-11-1874	E. des Essarts C. Mendès	Le Veilleur de Nuit (p.) La Petite Servante (n.)	extr. d'"Elévations" en prépar. pour "Recueil"
15-11-1874	Th. de Banville Léon Cladel	Marguërite d'Ecosse (p.) L'Hercule (n. - 1ère partie)	du livre épuisé "Les Princesses" du livre épuisé "Vanu-pieds"
6-12-1874	F. Coppée Léon Cladel	Menuet (p.) L'Hercule (n. - 2e partie)	extr. de "Cahier Rouge"
20-12-1874	A. Daudet Th. de Banville	La Vierge à la Crèche (p.) Eudore Cléaz (n. - 1ère partie)	extr. de "Les Amoureuses"

26 S. Mallarmé: Correspondance II, op.cit., 52-55.

27 Rendant près d'un demi-siècle, les gravures publiées séparément à la fin des journaux et non à l'intérieur du texte, constituent les seules illustrations employées par la presse de mode. C'est à partir des années 1830, quand une nouvelle technique permet de réduire les frais d'insertion des gravures dans le texte, que les journaux commencent à publier d'autres illustrations que ces gravures. Quelques journaux proposent alors deux éditions, l'une sans gravures hors texte, l'autre, plus chère, avec ces gravures. L.D.M. vend ses éditions 11 Fr. et 24 Fr. (par numéro: 0,50 Fr. et 1,25 Fr.).

28 Dans une lettre du 26 septembre 1874, Constance Wendelen, la femme du directeur du journal, parle de plusieurs abonnements en Angleterre et d'autres à Paris.

29 En 1874, les journaux de mode destinés surtout à des gens de métier sont les suivants: Journal des Tailleurs (depuis 1830); L'Observateur des Modes (depuis 1832); Journal des Marchands Tailleurs (depuis 1835); L'Elégant (depuis 1835); Journal des Coiffeurs (depuis 1836); Le Musée des Modes (depuis 1836); Journal des Chapeliers (depuis 1838); Le Garde-Meuble (depuis 1840); Le Coupeur (depuis 1842); L'Echo du Moniteur de la Mode (depuis 1843); Le Tailleur (depuis 1848); Le Progrès (depuis 1850); Moniteur de la Coiffure (depuis 1858); Le Moniteur de la Cordonnerie (depuis 1860); Le Musée des Tailleurs (depuis 1861); Le Moniteur de la Chapellerie (depuis 1861); Les Modes Européennes (depuis 1863); Journal des Marchandes de Modes (depuis 1866); Le Coquet (depuis 1867); La Mode Actuelle (depuis 1869); La Fourrure (depuis 1869); Le Journal des Modistes (depuis 1870); Journal de la Cordonnerie (depuis 1870); Le Tailleur de Paris (depuis 1870); Les Modes de l'Enfance (depuis 1870); Le Tailleur Moderne (depuis 1871); La Modiste Elégante (depuis 1872); Le Bijou (depuis 1874) et Revue de la Coiffure et des Modes (depuis nov. 1874).

30 Les journaux écrits surtout pour la moyenne et petite bourgeoisie sont: Petit Courrier des Dames et Journal des Demoiselles Réunis (depuis 1821); Le Follet (depuis 1829); Le Bon Ton (depuis 1834); Psyché (depuis 1835); La Corbeille (depuis 1836); Le Caprice (depuis 1841); Le Petit Messager des Modes (depuis 1842); Musée des Modes Parisiennes (depuis 1843); Le Moniteur de la Mode (depuis 1843); Modes Vraies - Travail en Famille (depuis 1850); Album des Ouvrages de Dames (depuis 1857); La Gazette Rose (depuis 1857); La Mode Illustrée (depuis 1860); Le Diable Rose (depuis 1860); Le Conseiller Universel (depuis 1866); Le Printemps (depuis 1866); Gazette Mondaine (depuis 1866); La Saison (depuis 1867); La Parisienne (depuis 1868); La Fantaisie Parisienne et les Petites Affiches de la Mode (depuis 1868); Les Modes de la Saison (depuis 1871); La Mode de Paris (depuis 1871); L'Illustration de la Mode (depuis 1871); La Mode Nouvelle et le Miroir Parisien Réunis (depuis 1871); La Gazette du Château d'Eau (depuis 1873); La Figurine (depuis 1873); La Mode Universelle (depuis 1874); Les Nouveautés Parisiennes (depuis août 1874) et La Mode Française (depuis sept. 1874).

31 Par exemple: Magasin des Demoiselles (depuis 1845) ou Le Moniteur des Dames et des Demoiselles (depuis 1854).

32 D'autres journaux comparables sont: Paris Elégant (depuis 1844); Le Conseiller des Dames (depuis 1847); La France Elégante (depuis 1854); Le Courrier de la Mode (depuis 1857); Le Monde Elégant (depuis 1857); L'Elégance Parisienne (depuis 1867); Figurine-Mode (depuis 1872); L'Arc-de-Triomphe (depuis 1873) et Le Modèle Parisien (depuis 1873).

33 Par exemple: "Blanc comme une feuille de papier sans poème et plus vaste, ou voilé de nuages sur un azur à tant le mètre, tel est le CIEL" (Il s'agit du plafond d'un appartement dans L.D.M., 18 oct. 1874) ou "les tissus classiques de bal se plaisent à nous envelopper comme d'une brume envolée et faite de toutes les blancheurs" (15 nov. 1874) ou "la hardiesse avec laquelle elles (= les lourdes parures des siècles oubliés) se placent, comme des touches magistrales sur le costume" (6 sept. 1874).

34 Pour une analyse plus détaillée du style de L.D.M. voir entre autres: N. Paxton: The Development of Mallarmé's Prose Style, Genève 1968, 51 à 56.

35 "Aux six premières livraisons ... rien n'a manqué, pas même le succès. Cet empressement du public, duquel nous n'avons pas un instant douté, ... ne peut que nous engager à persévérer dans notre dessein neuf." (L.D.M., 15 nov. 1874).

36 Voici un exemple d'une phrase alambiquée, tirée du numéro du 4 oct. 1874: "Mais toutes ses Fantaisies de bientôt familières à plusieurs d'entre nous s'effacent devant une restée la parure indiscutable de l'heure, après l'avoir été de la saison; que rien, ni les mois employés à regarder la mer, n'ont fait passer de mode, ni les semaines occupées déjà à chasser sur les terres (et moins celles-ci que ceux-là, puisque l'appellation vague de Collier-bagatelle, le sort malin qui préside à la destinée de cet objet s'obstine à opposer l'appellation cynégétique de Collier-de-Chien." (L.D.M., 4 oct. 1874).

37 Mallarmé s'excuse de cette négligence dans le numéro du 20 déc. 1874. S.A. Rhodes la croit pourtant impardonnable et l'appelle "a capital sin in the journalistic world" (Introduction à la réédition de L.D.M. de 1933, 21).

38 Le journal Modes Vraies - Travail en Famille se fait l'écho en jan. 1875 d'une "crise qui a fortement sévi sur toutes les publications de luxe". Dans la presse de mode, outre L.D.M., les deux journaux Le Monde et la Mode en Miniature, et la Gazette du Château d'Eau cessent de paraître à cette époque.

39 Un grand nombre de journaux de ce genre appartient à la "Société des Journaux de Modes et de Littérature" fondée en 1836. En 1874, cette société dont le siège se trouvait au 92, rue de Richelieu à Paris, avait, sous la direction du président A. Goubaud, un capital de 70.000 francs.

40 Dans une lettre de Charles Wendelen écrite à Mallarmé le 12 janvier 1875, il est question d'une banqueroute frauduleuse. La correspondance inédite révèle en outre que Mallarmé et le dessinateur Morin étaient, dès le début, les créanciers de Wendelen.

41 Honoré de Balzac: Monographie de la presse parisienne, Paris 1965 (paru d'abord en 1845), 41 et 42.

42 Lettre du 29 jan. 1875 dans: S. Mallarmé: Correspondance II, op.cit.

43 D'août à décembre 1874, la Baronne de Lomaria avait tenu une chronique de mode pour le journal L'Aquarelle-Mode. Ce journal a été l'un des principaux concurrents de L.D.M. En plus, la Baronne avait commenté la mode pour La Récréation. Le Conseiller des Familles, La Gazette de Normandie et Le Messager de Toulouse. Ces journaux ne faisaient pas partie de la presse de mode. Le document des Archives de France cité plus haut nous apprend que la Baronne s'appelait de son vrai nom Anna Maria de Boussiron, née Querhouët. "Elle appartient à une famille d'ancienne noblesse Bretonne qui possède les titres de marquis de Coëtenfera et de seigneur de Loemaria."

44 Le prix baisse de 24 à 20 fr., mais il n'y a plus alors qu'une seule édition, celle avec gravures hors-texte. En plus, les titres des chapitres sont légèrement modifiés, p.ex. l'"Explication des gravures" s'appelle "Croquis de toilette", la "Chronique de Paris" a pour titre "Chronique de la Quinzaine" et le

"Programme de la Quinzaine" est remplacé, dans les numéros du 24 févr. au 3 avril, par une "Chronique Théâtrale", et, plus tard, par un article intitulé "Beaux-Arts, Théâtres, Sport, Nouvelles". L'espace réservé à la correspondance des abonnés dans le journal de Mallarmé est occupé par d'autres annonces. La Baronne elle-même rédige les articles "La Mode" et "Croquis de Toilette". Ses collaborateurs sont Antoine Simon, responsable de la "Chronique de la Quinzaine", le gérant Emile Elluin, critique de théâtre, et un certain Peping-Tom qui signe les articles traitant de sports. Dans la partie littéraire, on ne trouve plus des noms illustres, mais ceux de la Baronne de la Mardelle, Rogeard, A. Gragnon, L. Millot ...

45 1884: "Autre éventail de Mlle Mallarmé"; 1891: "Eventail de Mme Mallarmé"; 1896: huit quatrains ayant pour sujet l'éventail de diverses femmes.

46 Cf. note 14, 812.

RESÜMEE: ANNEMARIE KLEINERT, "LA DERNIERE MODE": EIN VERSUCH MALLARMES IN DER FRAUENPRESSE, stellt eine Zeitschrift des 19. Jahrhunderts vor, die ein halbes Jahr lang (von September bis Dezember 1874) von Mallarmé journalistisch gestaltet wurde. Kleinert untersucht die Gründe, die den symbolistischen Dichter zur Mitarbeit an diesem Presseorgan veranlaßt haben und zeigt die personellen und finanziellen Aspekte des Unternehmens auf. Sie beschreibt den Aufbau der Hefte und die in ihnen diskutierten Themen: Mallarmés Gleichsetzung der Mode mit anderen Manifestationen der Kunst, d.h. die Forderung nach der Präferenz von ästhetischen vor praktischen Gesichtspunkten, und die Umkehrung, daß nicht nur Kleider, sondern auch andere Kunstprodukte in ihrer Wertschätzung modeabhängig sind ("Kleidung ist Körperschmuck, Kunstprodukte sind Seelenschmuck"). In der Arbeit werden weiterhin Vergleiche zwischen "La Dernière Mode" und ähnlichen Journalen aus dem Jahre 1874 angestellt und die Veränderungen des Journals nach dem Ausscheiden Mallarmés aus der Redaktion beobachtet. Schließlich wird auf Mallarmés Eigenart verwiesen, sich in vielen Gedichten von der Ästhetik des menschlichen Körpers inspirieren zu lassen. (A.K.)